

vivre, et où il faudrait se borner à la critique de la critique, au moins lorsqu'il s'agit de nos défauts? Est-ce bien là le moyen de les guérir? En effet, il suffit que quelqu'un ose élever la voix pour laisser entendre que notre race n'est pas encore au sommet, pour laisser croire que nous pouvons encore progresser, pour insinuer qu'il y a certaines réformes à opérer, et aussitôt on l'accuse de trouble-fête, d'esprit-fort, de dénigreur et on lui assigne le rôle d'accusateur public. C'est exiger beaucoup, et l'on réussit par là trop souvent, sinon toujours, à obtenir un silence néfaste où viennent s'accumuler et se grossir nos faiblesses. A force de tout vouloir cacher on se ment à soi-même et la conscience individuelle faussée, toute la communauté finit par vivre de l'illusion heureuse d'avoir trouvé dans l'indifférence un séjour de tout repos.

Souvenons-nous que "la critique n'a jamais tué ce qui doit vivre". Et si nous voulons, au contraire, nous développer comme il le faut, loin de l'éloigner et de l'éteindre, ayons le courage de la supporter, sans la nier, lorsqu'elle est vraie, bien qu'un peu dure. Les fautes avouées sont facilement pardonnées surtout par ceux qui les voient et constatent que nous ne cherchons pas à les cacher.

Or, si la Presse dans l'ensemble s'est montrée fort indulgente pour les Congrès d'hygiène, si elle a publié même certain article fort élogieux à notre sujet, il n'en reste pas moins qu'elle s'est attaqué un peu durement, pour ne pas dire plus, à quelques travaux en particulier. Et chose banale, ce sont précisément ceux de ces travaux qui critiquaient l'hygiène de chez nous qui ont suscité sa colère et surtout celle de ses correspondants qui se piquaient de discerner sur des choses qu'ils ignorent ou connaissent mal et sont à peine en état d'apprécier.

Parce qu'un ingénieur sanitaire a osé répéter, ce que nous